

Qui peut encore parler au nom du peuple ? Est-ce celui qui le sert dans la fidélité et le silence, ou celui qui prétend l'incarner en le flattant ? Est-ce celui qui élève, ou celui qui séduit ?

Nous vivons dans un monde où les mots se multiplient, mais où la vérité se tait.

Un monde où l'image remplace le sens, où la posture supplante l'engagement, où celui qui crie plus fort prend le dessus sur celui qui construit dans la durée. Le populisme, ce discours qui feint de parler au nom du peuple tout en le manipulant, est devenu une langue universelle.

C'est exactement le piège tendu par Kora'h. Il ne conteste pas frontalement Moïse. Il se pare de justice, d'égalité, de partage. Il dit : « Toute l'assemblée est sainte, et l'Éternel est au milieu d'eux. Pourquoi vous élevez-vous au-dessus de la communauté de D.ieu ? » (Nombres 16, 3).

Ce discours semble noble. Il se veut démocratique. Il emprunte les mots du bien. Mais il est profondément fallacieux.

Le Midrach révèle que Kora'h savait que Moïse et Aharon avaient été choisis par D.ieu. Il ne doutait pas de leur légitimité. Il la rejetait, car elle ne servait pas ses intérêts. Derrière les beaux principes, c'est la jalousie qui parle. Ce n'est pas un combat pour la vérité, mais une tentative de prise de pouvoir.

Kora'h parle comme ces figures politiques ou médiatiques qui surfent sur les colères du moment, qui posent les bonnes questions non pour faire avancer la réflexion, mais pour discréditer ceux qui cherchent sincèrement à servir. Il insinue, il distille le doute : « Et s'ils s'étaient autoproclamés ? Et s'ils avaient confisqué le pouvoir ? »

Ce soupçon est une arme douce mais redoutable, une forme d'empoisonnement moral.

Le Rav Dessler, dans Mikhtav MéEliyahou, enseigne que le danger spirituel majeur est la confusion entre le vrai et le faux, entre l'intérêt personnel et le bien commun, entre la ruse et l'humilité. Quand la lumière devient suspecte et l'ambition se fait passer pour une vertu, tout devient obscur.

Face à cette parole toxique, Moïse garde le silence. Il tombe face contre terre. Posture bouleversante. Moïse n'a jamais cherché le pouvoir. Il l'a refusé. Il l'a accepté par devoir. Il incarne le dirigeant au service, l'homme qui ne parle qu'en tremblant. Bègue, il sait que la vérité ne se joue pas dans la rapidité ni dans le tumulte. Et comme la révolte porte sur sa propre légitimité, il refuse d'en être le juge. Par humilité, il laisse Hachem trancher.

Et Hachem tranche sans équivoque. La terre s'ouvre et engloutit Kora'h et ses partisans. Ce châtement unique dans la Torah est d'une rare violence. Mais il dit tout : celui qui nie la verticalité, celui qui veut ramener le ciel à ses pieds, finit avalé par la terre.

Les paroles de Kora'h n'ont pas disparu. Elles réapparaissent dans les discours faciles, les attaques personnelles, les critiques sans contre-proposition. Elles dénoncent sans construire. Elles flattent sans élever. Elles invoquent la justice sans jamais prendre la responsabilité du réel.

Face à cela, il faut des Moïse. Des hommes et des femmes capables de porter une parole sans l'instrumentaliser, de rester debout sans chercher à dominer, de dire la vérité même quand elle n'est pas populaire.

Kora'h voulait le pouvoir. Moïse portait une mission.

Le pouvoir se prend. La mission se reçoit.

Le pouvoir est centré sur soi. La mission est tournée vers les autres.

Le message de la paracha de Kora'h est limpide :

Ne te laisse pas séduire par les voix qui te flattent.

Écoute celles qui te grandissent.